

Inédit L'impérissable

Louky Bersianik

Volume 17, numéro 1 (49), automne 1991

Louky Bersianik

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200938ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200938ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bersianik, L. (1991). Inédit : l'impérissable. *Voix et Images*, 17(1), 8–10.
<https://doi.org/10.7202/200938ar>

Inédit

L'impérissable¹

par Louky Bersianik

Je ne sais pas, me dit Ancyl. Je ne sais pas quand exactement ni comment cette grande statue vivante m'a soulevée de terre et installée sur ses larges épaules. Elle a dû se pencher vers moi, elle a dû courber sa haute taille vers la terre pour me saisir, elle dont l'état naturel était se tenir droite et rigide dans l'espace comme le gratte-ciel des dieux, de toute éternité.

Je ne sais pas, me dit-elle, à moi, *l'autre* Ancyl. Car, après l'avoir rappelée à la vie et lui avoir donné le nom de Sandra, je me sentais tellement épuisée que je n'avais plus la vigueur nécessaire pour rester debout, ni la force de m'étendre sur les pierres de l'Acropole, ni celle de me recroqueviller dans un angle de l'effondrement en attendant que passe en moi et s'éloigne l'extrême fatigue. De sorte que je me suis vue traverser les broussailles, les grands brins d'herbe d'espèces inconnues, les fleurs séchées, et celles, vivantes, rares, roses, poussant leur humble victoire sur le minéral entre les interstices de la pierre, je me suis vue en train de m'enfoncer dans le sol rocailleux de l'Acropole d'Athènes et je m'y serais peu à peu dispersée à jamais en une multitude de miettes végétales au milieu des racines mortes des oliviers disparus depuis l'antiquité, si les bras vigoureux de Sandra ne m'avaient arrachée à la terre et portée très haut dans l'espace bleuté que l'aube en camaïeu commençait à dorer d'enluminures. J'étais dans les couleurs de l'aube comme un soleil levant qui retarde le moment où il apparaîtra sur la mer dans sa vive incandescence, qui se retient encore, caché derrière l'aurore, avant de se montrer, nu de nuages, dans sa totale indécence.

J'étais soulevée dans les airs où se concentrait encore la masse des étoiles du commencement du monde. Dans la trace d'une poussière filée de comète, je voyais se défilier les sœurs Pléiades et mon amie la Grande Ourse. Et j'imaginai quel genre de femmes puis d'oiseaux rares ou d'animaux familiers elles avaient été avant de se fixer au fond du ciel, et comme le voyage avait dû être long pour Callisto qui ne disposait plus pour se

1 Extrait d'un roman en préparation: *Vers une archéologie du futur.*

mouvoir de ses pieds légers de nymphe, encore moins d'ailes de colombes comme les sept filles de Pléioné, mais seulement de grosses pattes d'ourse engluées du miel brun de ses rapines et d'un grand collier blanc pour s'éclairer dans la nuit. Certainement une traversée aussi impressionnante que celle qu'elle avait dû effectuer malgré elle pour accomplir sa première métamorphose et se frayer un passage effrayant jusqu'à la fourrure épaisse de l'animale à partir de son épiderme d'adolescente que convoitait le dieu tout-puissant de l'Olympe.

Dans cette ascension, me dit Ancyf, comparable à la chute mortelle et interminable qui déroule en accéléré le film de toute une vie et précipite le dernier épisode vide de toute mémoire, j'ai vu se profiler l'étonnement puis l'excitation des sensations premières, ressenti le choc nerveux des premières émotions comme l'éloignement de ma planète mère, saisi le premier chaînon des pensées qui allaient se succéder dans ma cervelle, revécu la conscience écrasante d'avoir toute la vie devant moi et que cette vie se déplaçait à chaque heure légèrement derrière moi, comme les automates des grands horlogers d'autrefois. Miroirs et eaux, fragrances et petit houx, le commencement du verbe apprendre et l'ébauche de la pluie comme un mot clé sur le bout de la langue, le frôlement de la parole sur le pavillon de l'oreille, le seuil du mot caresse et l'achèvement du mot peau sur la peau, l'obsidienne obsédante dont je venais de revoir la surface parfaitement ronde et parfaitement noire sous le pollen d'or de l'œil de Sandra.

Et j'ai revu, touché et revu sur la surface convexe et obscure du souvenir, ce lacet d'un blanc douteux que je me penchais pour nouer — mes sœurs et frère venaient de me donner la « bascule » pour mon dixième anniversaire — l'œil fixé avec effroi sur la boucle maladroite qui s'étranglait sous mes doigts et me criait avec fureur que le temps, que le temps m'était compté. Dans un éclair vite confondu avec la lumière éclatante de l'été, je compris que cet étranglement allait être le sort de la plupart des liens que je m'efforcerais de créer au cours de *toute la vie que j'avais devant moi* et que la difficulté ne serait pas tant de nouer ces liens que de les dénouer. Et dans la lumière culbutante de ce jour de fête, alors que chaque saut dans les airs jusqu'au dixième saut venait de marquer qu'une année était perdue à jamais et que ma vie continuait de se ranger légèrement d'année en année derrière moi; au moment où, comme une automate, je me penchais pour nouer ce lacet éblouissant, j'entrevis les genoux étrangement immobiles de mon frère parmi les robes qui virevoltaient autour de moi, et je sus instantanément que ce frère si familier qui recherchait constamment notre intimité en nous acculant à tour de rôle

au pied des arbres du petit bois, me serait toujours étranger, comme parfois me semblait étranger le corps de mon père figurant aux côtés de celui de ma mère, et étrange son discours familier au milieu des longs silences de ma mère qui me bouleversaient jusqu'aux larmes.

Alors, me dit Ancyl, dans cette ascension fantastique pareille à une lévitation qui prend l'horizon au dépourvu et fait jaillir les larmes, où je me suis sentie élevée au-dessus du sol dans un mouvement lent, enveloppant, très sûr, je perçus une odeur de lavande aux bras satinés qui m'enlevaient dans les airs, qui me faisaient sauter sur de belles épaules fleuries dont l'imprimé pastel me déportait un peu dans tous les sens. Au grand frisson qui me parcourut alors, je sus que j'étais une toute petite fille que sa mère chérie soulève jusqu'aux nuages pour la déposer un instant au milieu de la prairie ensoleillée pleine de petites choses soyeuses et colorées aux senteurs piquantes, qui la reprend dans un grand rire sonore et la resoulève et se met à gambader et allez hop grand trot petit galop, qui joue, qui prend le temps de jouer avec elle, sa petite, qui s'empare de l'espace pour cabrioler avec sa chevrette sur le dos, la transporter jusqu'à la maison, derrière la lune, et la ramener dans la prairie près de la rivière, encore et encore.

Puis, me dit Ancyl, j'ai compris que c'était une géante qui me soulevait de terre et j'ai pensé: *Il a fallu que tu me soulèves de terre et m'installes sur tes épaules de géante pour que se remette à trembler au fond de mon être la petite larme impérissable de l'enfance.*

Puis j'ai senti que cette géante se mettait en marche et j'ai pensé: *Tot qui as porté avec tes sœurs un temple sur ta tête pendant des siècles, voilà que tu me transportes sur tes épaules.* Mais je n'avais rien d'une cathédrale et Sandra n'avait pas besoin d'aide pour me porter jusqu'aux nuées.

Sans ralentir son allure, Sandra leva un peu la tête et tourna vers moi ses yeux d'obsidienne. Je me penchai de côté pour capturer ce regard dans le mien, car je la dépassais maintenant d'une ou deux coudées. Elle saisit ma main droite et la serra doucement. Elle devinait mes pensées. *Tu te trompes,* me dit-elle.

Sitia, le 15 mai 1991.